



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2008

Didier Lett, *Un procès de canonisation au Moyen Âge. Essai d'histoire sociale*

Bernard. Ribémont



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/7843>
ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Bernard. Ribémont, « Didier Lett, *Un procès de canonisation au Moyen Âge. Essai d'histoire sociale* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2008, mis en ligne le 22 août 2008, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/7843>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Didier Lett, *Un procès de canonisation au Moyen Âge. Essai d'histoire sociale*

Bernard. Ribémont

RÉFÉRENCE

Didier Lett, *Un procès de canonisation au Moyen Âge. Essai d'histoire sociale*, Paris, PUF, Le nœud gordien, 2008, 473 pages
ISBN 978-2-13-051543-2

- 1 Je le dis tout de go : ce livre m'a beaucoup plu. Issu du dossier d'habilitation de Didier Lett, il propose la 'déconstruction' d'une source concernant le procès canonique de Nicolas de Tolentino, dans le premier quart du XIV^e siècle. Si je n'aime guère le terme de 'déconstruction', qui me rappelle trop le jargon des épigones de Derrida – car, après tout, il s'agit tout bonnement d'analyser une source, dans le plein sens du terme c'est-à-dire en tirant d'elle et de tout le système interactif qu'elle implique le maximum d'information productible et pertinente – je dois dire que le projet de D.L., d'un « essai d'histoire sociale » aboutit à une belle réussite.
- 2 De quoi s'agit-il ? Tout d'abord, comme l'auteur l'indique dans son introduction, il s'agit de se placer sur un terrain qui refuse *a priori* de considérer le saint et le procès de canonisation comme relevant d'un statut particulier, justement lié au concept chrétien de sainteté, mais bien de se situer dans un cadre juridique et institutionnel : entamer une enquête en vue d'une canonisation est mettre en route une procédure judiciaire dans le cadre d'une institution qui possède pouvoir, droit, administration, qui est soumise à des enjeux politiques et sociaux ; l'Église. Au cours de l'été 1325, une commission d'enquête est envoyée par le pape Jean XXII dans cinq villes de la Marche d'Ancône, afin de recueillir des témoignages concernant un ermite de Saint-Augustin, Nicolas de Tolentino, mort en 1305. 371 dépositions ont été transcrites dans un procès-verbal dont nous avons conservé deux manuscrits. Partant de ces sources, D.L. propose, par une série de « focales différentes » permettant de naviguer entre le microscopique (la *microstoria*) et le

macroscopique, d'appréhender dans sa plus grande épaisseur une société donnée, à une époque donnée, époque au demeurant particulièrement intéressante, puisque située au cœur de la lutte entre guelfes et gibelins. Il est donc évident que le facteur politique joue un rôle de premier plan, le pape ayant intérêt à favoriser une demande émanant de milieux guelfes.

- 3 Dans un premier mouvement, D.L. se penche sur les circonstances et personnages préluant à l'enquête : contrairement à ce que le lecteur pouvait attendre, il ne commence pas par Nicolas de Tolentino lui-même, mais par les groupes de pression, en particulier les notaires guelfes de Macerata et de la province. Ce choix n'a rien de choquant, bien au contraire ; car il s'inscrit bien dans la démarche générale de D.L., et conduit le lecteur, en toute logique, vers ce qui est une 'fabrique' judiciaire. Il faut effectivement commencer par ce qui va déterminer l'enquête ; ce n'est pas la sainteté posée comme préambule, mais bien les jeux des acteurs principaux : les guelfes d'une part, les ermites de Saint-Augustin de l'autre, dont les intérêts, différents, se rencontrent ; et c'est bien à partir d'eux que l'on peut partir en quête de Nicolas : au demeurant, un ermite bien diaphane qui apparaît surtout, si l'on peut dire, en négatif du silence des archives, des images et même, ce qui étonne, des actes officiels de son ordre. Mais ce silence, bien 'décortiqué' (déconstruit ?) par D.L., n'appelle-t-il pas, justement, l'idée de « fabrication d'un saint », objet de la deuxième partie de l'ouvrage qui va tracer le 'portrait' du saint, dans un aller-retour entre ce que l'on dit de Nicolas et le contexte historique qui entoure la vie de celui-ci. De toute évidence, la construction tourne en spirale autour d'une volonté politique – sans, et de loin, s'y réduire, ce que montre fort bien D.L., avec minutie et modération – dont le point d'orgue est une diabolisation des gibelins. Toute une partie de l'ouvrage est consacrée, avec le plus grand détail, à l'analyse de l'enquête de canonisation elle-même, avec une méthodologie historiographique traditionnelle : nature des témoins, groupe sociaux, etc.. Dans la quatrième partie, on trouve en particulier l'analyse du témoignage féminin et l'on pourra ici saluer une étude sans compromis qui, d'un côté, accepte la notion de *gender*, mais ne s'y soumet pas aveuglément, en croisant avec bonheur le genre et les autres facteurs sociaux qui interviennent ; car, et D.L. le montre sans cesse de façon convaincante, le genre n'est pas toujours pertinent en lui-même. Je regrette, dans le plan général de l'ouvrage, la place de la cinquième partie, qui m'aurait semblé en meilleure place après l'analyse de l'espace de l'enquête et des témoins. Dans la sixième partie en effet, D.L. mène une enquête qui permet de déterminer les lieux, au sens d'espaces économiques et de sociabilité, en suivant en particulier – ce qui donne un caractère très 'vivant' à cette analyse – l'itinéraire de la commission. Ici encore, selon le principe de la spirale que l'on retrouve dans l'ensemble de l'ouvrage (les « variations de focale »), on aboutit à Nicolas, c'est-à-dire à Tolentino. Revenons sur cette cinquième partie, qui m'a particulièrement passionné, « consigner des témoignages, la parole, la mémoire et l'écrit ». D.L. pose ici les questions les plus essentielles selon moi, et qui dépassent très largement le cadre du procès de canonisation de Nicolas. Se pose en premier lieu la question de la transmission de l'oral à l'écrit. Il y a ici une tension particulièrement forte que D.L. souligne à juste titre, mais à propos de laquelle il reste un peu trop en surface, peut-être parce que l'historien refuse d'adopter des méthodes d'analyse – au moins des modes de questionnement¹ – des historiens de la littérature. D'un côté en effet, les témoins s'expriment en vulgaire, de façon orale, d'un autre, la mise en mémoire se fait en latin, écrit par des spécialistes de l'écriture. Mais, conjointement, et D.L. insiste avec bonheur sur ce problème, le témoignage oral reste gage de vérité supérieur au document dans le

cadre d'une enquête. On ajoutera, comme degré supplémentaire de tension, que l'écrit est aussi, traditionnellement, la garantie d'une autorité et d'une vérité de l'histoire, comme on le voit largement dans les prologues des chansons de geste. On revient ainsi à la « fabrication », la 'source' ne donnant plus le réel, mais obéissant à des règles qui, à mon avis relèvent beaucoup d'une discipline que je pense de plus en plus comme écrasante en tous domaines au Moyen Âge, la rhétorique. On regrettera que pour cette partie, D.L. n'ai pas plus mis à contribution les travaux qui, ces dernières années, se sont développés dans l'analyse des traductions et des rapports latin/vulgaire, en particulier chez Serge Lusignan.

- 4 Je conclurai rapidement, pour revenir en boucle sur mon affirmation de départ : un très beau travail d'histoire, qui, je l'ai dit, appelle peut-être quelques autres développements plus 'littéraires'. Un modèle de méthode et d'analyse d'une source qui, en quelque sorte 'rayonne' depuis le simple témoin écrit initial. Je ne peux que vivement recommander la lecture, au moins la consultation, d'un ouvrage aussi stimulant.

NOTES

1. Dans son introduction, D.L. indique bien qu'il a utilisé (de façon modérée, ce dont on ne peut que le remercier) des outils lexicographiques électroniques. Il ne s'agit pas ici de linguistique théorique pure et dure qui, à mon avis, n'apporte en général que très peu (voire même des erreurs) au médiéviste, mais bien de s'interroger sur le caractère littéraire que possède tout texte médiéval produit par un clerc, que le texte soit fictionnel ou pas.